

DEPECHEs  
Télégraphiques.

Au Congrès commercial de Philadelphie.

Phila. Allemagne, 28 octobre.— La délégation allemande au congrès commercial télégraphique qu'il est évident que la participation de l'Allemagne donne de bons résultats et que les Américains se montrent extrêmement bien disposés à abolir ces incommodes qui entravent les relations commerciales entre les deux pays.

Refus du général Lacroix.

La Havane, Cuba, 28 octobre.— Le poète d'inspecteur des prisons et de la police au salaire de \$200 par mois lui ayant été offert par le Sénor Capote, chef du département de gouvernement, le général Lacroix, ancien commandant dans l'armée cubaine, a répondu qu'il était très reconnaissant mais qu'il ne pouvait pas accepter des fonctions qui l'obligeraient à prendre le serment de fidélité, quoiqu'il ait grand besoin de l'argent qu'elle lui rapporteraient.

La décision du tribunal d'arbitrage de Lausanne.

Lausanne, Suisse, 28 octobre.— En outre de l'indemnité de plus d'un million de francs que le gouvernement colombien, de par la décision du tribunal d'arbitrage de Lausanne, devra verser à l'Union, l'ingénieur et entrepreneur de travaux publics, à propos de la construction du chemin de fer de Medellin à la rivière Magdalena, la Colombie est condamnée à payer soixante pour cent des frais. La maison anglaise paiera le reste.

Rapport controuvé.

Washington, 28 octobre.— Le général Shafter télégraphie au département de la guerre le résultat d'une enquête qu'il avait instituée à la suite de la publication d'un rapport émanant de la quarante-neuvième d'infanterie qui avait été convenablement approuvé, et que les soldats avaient dit mendier durant leur voyage à San Francisco. Les commandants de chaque section déclarent que ce rapport est faux, dit le général Shafter.

La peste à Santos.

Santos, Brésil, 28 octobre.— Quatre nouveaux cas de peste bubonique et un décès causés par cette maladie ont été constatés à Santos depuis le 26 octobre.

Les funérailles du général Henry.

Washington, 28 octobre.— Conformément au désir exprimé par la famille les funérailles du général Guy V. Henry auront lieu lundi prochain, au lieu de dimanche, comme on l'avait projeté. Le corps arrivera à Washington demain après-midi et sera placé dans la chapelle de l'église St-Jean, où il restera exposé avec une garde d'honneur. Le service religieux sera célébré lundi à onze heures 30 du matin.

Mort de M. Mergenthaler.

Baltimore, Maryland, 28 octobre.— Otmarr Mergenthaler, l'inventeur de la machine à composer Linotype, est mort ce matin de congestion. Il était né en Allemagne le 10 mai 1854.

Le Corps Humain.

La science s'occupe plus que jamais du mécanisme du corps humain. Elle se rend compte que tous les exploits, aussi en l'homme que chez les animaux, sont produits par le corps. Le fait est évident. Fortifier le corps, c'est le point de départ. C'est un atome chimique naturel qui agit promptement sans fatiguer. Il épure le système, active la foi, stimule les reins et améliore la santé et l'état général. Demandez à votre pharmacien et assurez-vous qu'un timbre privé, Revenue Stamp, recouvre le goullet de la bouteille.

Le mariage de la Princesse Marguerite d'Orléans.

Londres, 28 octobre.— Le mariage de la Princesse Marguerite d'Orléans, avec son cousin, le Prince Jean d'Orléans, aura lieu à Kingston, le 30 octobre; il attirera un grand nombre de familles princières, y compris la Princesse Waldemar, de Danemark, sœur de la mariée et de la Princesse de Joinville, son grand-père qui est âgé de 81 ans.

Conscience de la famine dans l'Inde.

Londres, 28 octobre.— L'Exchange Telegraph Company reçoit d'Allahabad une dépêche annonçant que les dépenses causées par la famine ont obligé le gouvernement indien à suspendre les transferts télégraphiques et à restreindre les dépenses du conseil.

UN SERGENT  
Dominique Brulon.

C'était le 5 prairial an II. Les artilleurs de la 42e demi-brigade occupaient le fort Gesco, paralyse par leur feu les mouvements de la flotte ennemie, l'empêchaient d'aborder à Calvi qui était ses maisons blanches au fond du golfe. Les Anglais avaient rectifié leur tir. Un obus trouva la coupole de l'église Primatiale. Du fort un cri s'éleva, cri de rage et de menace poussé par le sergent Brulon. Ses hommes avaient été mis hors de combat les uns après les autres, maintenant il pointait lui-même les pièces, mettait le feu aux mèches. Malgré l'obscurité à demi-tombée il vit son boulet manquer le but et s'enfoncer lourdement dans la mer. Il réclama une autre meche, s'avança vers la pièce voisine. Une bombe passa au-dessus du fort, s'abattit en arrière, déchiqueta trois hommes. Le sergent Brulon se retourna, appela une petite fille qui, sur les genoux, faisait à terre des pâtés avec du sable :

—Mère, je suis là ! répondit l'enfant à la voix du sergent.

Le sergent Brulon (Marie-Joséphine-Angélique), née Duchemin, était la veuve d'André Brulon, tué par les rebelles corse au début de la campagne.

Son hako défoncé, son habit troué et sali qui dissimulait mal ses harmonieuses lignes, son bras gauche enveloppé dans un linge désaffecté, la journée rude et les coups reçus. La bataille durait depuis le matin; cinq mille éclats d'obus tirés de part et d'autres avaient déchiré l'air. Cependant la victoire restait incertaine. Une poignée de braves, enfermés au fort Gesco, défendait la citadelle, chef de Calvi. De son sort dépendait le sort de la ville. Un détachement de rebelles corse se lançait maintenant du vieux fort de Mozello, qu'un lâche Provençal avait livré la veille aux ennemis, à l'assaut du Gesco. La lutte fut terrible. Une brèche fut ouverte dans la fortification et les artilleurs durent abandonner le service de leurs canons pour défendre la citadelle à l'arme blanche. Prise entre deux feux, le tir terrible et juste des Anglais, l'attaque vive et serrée des Corse assaillants, la petite troupe fut se défendre jusqu'à la mort et mettre l'ennemi en fuite. Mais ce fut long. Au premier rang, le sergent Brulon entraînait les autres par un courage vraiment héroïque et une inaltérable gaieté.

Un coup de sabre lui laboura le bras droit :

Ce n'est qu'une égratignure, s'écria-t-il en se précipitant à nouveau sur l'ennemi.

Un volontaire de quinze ans tomba à côté de lui, mortellement frappé. Son père, un vieux soldat, ébola à cette vue une larme au coin de l'œil. Le fils l'aperçut et dit :

—Père ne voyez-vous pas que je meurs pour la patrie ? Gardez vos armes pour le jour où il faudra livrer la ville aux anglais.

Les assaillants furent repoussés. Un à un, dans l'obscurité de la nuit déjà épaisse, le tir des Anglais s'éteignit. Ils ne pouvaient plus viser ou visaient mal; on avait éteint toutes les lumières du fort Gesco.

Au fort Gesco on délibérait. On s'était bien battu. Au petit jour on allait réparer la brèche faite à la muraille. Mais les munitions manquaient, comment répondrait-on le lendemain aux deux tirs qui convergeraient sur le bastion ? Se faire tuer en tuant, répliqua aux obs par des obs, aux balles par des balles, ils l'acceptaient, ils le désiraient même; mais se laisser viser tout le jour et mourir avant le soir, comme des poules, sans avoir abattu son nombre d'ennemis, autant vaudrait se rendre tout de suite. Et il ne fallait pas se rendre. Ils tenaient dans leurs mains le sort de Calvi; ils avaient juré de la défendre jusqu'au bout, mais chaque comme cela, était-ce même courageux ? Son enfant sur les genoux, son uniforme taché de sang, ses bras couverts de linceps, l'air grave avec ses cheveux coupés courts et sa tournure élegantement martiale, Angélique Brulon prenait part à la discussion. Tout à coup elle se tut, l'œil au loin, puis se leva et dit :

—Il faut qu'un de nous aille à Calvi chercher des munitions.

—Il faut... il faut... soit —répondirent les plus braves— mais est-ce possible ?

Angélique Brulon ne parla pas tout de suite, en silence elle prenait une décision et, au bout d'un instant, elle affirma :

—Eh bien, moi, j'y vais, et j'y irai seule.

A minuit, par la brèche, revêtue du costume de son sexe, un fûtu nué sur la tête. Angélique Brulon sortait du fort de Gesco.

Elle évita les avant-postes ennemis. Elle avançait lentement, avec prudence, et après une heure

de route, malgré ses blessures qui s'affaiblissaient considérablement, elle entra à Calvi. La ville était éclairée par la lueur sinistre de deux vaisseaux français qui achevaient de flamber dans le port.

Avec le secours de quelques soldats, seuls survivants de toute la garnison, elle chargea de munitions un petit fourgon d'artillerie. Le général Casabianca passait.

—Sergent, comment amèneriez-vous ces munitions dans ce fourgon jusqu'au poste ? C'est impossible, on vous verra, on vous entendra.

—Je le sais, mon général, répondit la veuve Brulon, aussi ne les ai-je entassées sur cette voiture que pour pouvoir en faire plus facilement le compte.

Et d'un coup d'épaule soulevant les brancards elle fit glisser en arrière toutes les munitions. Puis elle se dirigea d'un pas rapide vers l'église Primatiale.

Au fond de la nef—devant le tombeau de Baglioni qui, en 1400, avait sauvé sa ville natale de l'oppression des Espagnols—une cinquantaine de femmes priaient. Angélique Brulon s'agenouilla un court instant, puis à mi-voix leur ordonna de la suivre.

Elle les mena jusqu'à l'endroit où les munitions versées couvraient le sol. Elle leur dit :

—Je suis le sergent Brulon... Les femmes qui la considéraient avec intérêt.

—J'ai reçu dans la journée un coup de biseau au bras gauche, un coup de sabre au bras droit. Si je suis venue ici c'est que nous manquons de munitions là-haut. Nous voulons mourir en répondant au tir des Anglais et des Corse, vos ennemis. Nous laisseriez-vous succomber faute de poudre et de projectiles ? Et notre mort ce serait la vôtre, celle de vos enfants. Voulez-vous que les Anglais s'emparent de tous vos biens ? Sinon aidez-moi, ramassez tout ce qu'il y a par terre et suivez-moi.

Les femmes hésitèrent; une d'elles prit une boîte dans les bras et d'un air résolu alla se ranger à côté d'Angélique Brulon. Les autres imitèrent. Par les rues silencieuses de la ville que les obus ennemis avaient meurtri, le sergent Brulon conduisit les femmes jusqu'aux portes, les fit sortir une à une par des issues différentes. Il ordonna à chacune de prendre un autre chemin. Dissimulées elles marchaient vite par la campagne, retenant leur souffle, s'efforçant de ne pas attirer l'attention de l'ennemi.

Le sergent Brulon venait en dernier.

A trois heures du matin toutes les femmes—sauf une—étaient arrivées au fort Gesco. Le sergent Brulon n'était pas encore rentré.

Deux coups de feu dans la nuit et le sergent Brulon parut, la jupe trouée. Une balle venait de l'atteindre au moment où il allait pénétrer dans le fort. Il avait la jambe cassée.

L'héroïsme de cette jeune femme de vingt-deux ans permit aux Français, le lendemain, de repousser l'assaut.

—Oh tante ! elle va s'éveiller dit ce n'est pas possible que ce soit vrai ! Mais comme tante Marthe ne répondait pas, il vit qu'elle était agitée et pria;—alors il tomba lui-même auprès du lit étroit.

Une dernière fois la blanche figure lui fut apparue rigide dans son cercueil, le visage dépourvu seulement de la main frêle qu'on a crisée, tout ce qui fut la souffrance et le péché, le cœur faible et tant, la chair virgine, inquiète pourtant de joies inconnues, tout cela n'est plus perdu, aboli, véritablement pur déjà déposé, et elle semble, parmi les cassures nettes du drap de soie qui la recouvre, une de ces dames du temps jadis que l'on voit sculptées sur les tombeaux.

Après, on a cloué l'affreux couvercle; alors il s'est enfui dans sa chambre et de nouveau il a pleuré avec des sanglots d'enfant.—Gi boules d'avril que le soleil du printemps aura vite fait de sécher !

Quelques parents éloignés, de vieux amis de la famille venus des environs ont fait leur apparition, le lendemain, à l'heure fixée—graves et gourmés avec, sur les lèvres, de banales paroles de condoléance. Robert sent une rancune monter en lui à leur voir les yeux secs, à deviner leurs cœurs plus secs encore. —Il voudrait se dire qu'elle fut aimée uniquement, passionnément, qu'il y aura désormais dans sa existence un vide que le temps ne comblera pas. Peut-être alors aurait-il moins de hâte de se sentir lui-même inconsolable.—Il a écouté la messe dans une demi-somnolence engourdie. Le cortège maintenant diminue déjà, se reforme devant l'église, s'achemine vers le cimetière.

Lentement, par les rues tortueuses de la petite ville, il se déroule, gâgne le faubourg interminable et triste, avec ses maisons basses dont les habitants sevrés de distractions descendent sur leurs porcs, curieusement.—Et tout à coup on se trouve en pleine campagne. Le soleil brille, un joli soleil pâle de premier printemps, avec un de ces vents tièdes qui font sortir la vie de toutes parts.—Le chemin commence à monter entre deux haies en fleurs d'où s'envole un confus bourdonnement d'insectes, le long d'un petit torrent bavard qui dégringole joyeusement la pente. Robert le connaît bien ce petit torrent limpide. Il prend sa source là-haut dans le bois Saint-Martin, le bois frais et sombre où l'on emportait le goûter par les brûlants après-midi d'août. Il s'y sont égarés tant de fois, cousinette et lui, sous prétexte de chercher des myrtilles pendant que tante Marthe tranquillement attendait, son tricet à la main.—Voici, là-bas, paraît entre les arbres, du côté de Dieuze, le toit du hangar où, certain jour, pendant un orage, ils s'étaient réfugiés tous les deux.

Il y avait une échelle le long du mur, et dans le grenier, sous le toit, des monceaux de foin parfumé qui gâtait une famille de chats que leur brusque apparition avait mise en fuite. Cousinette ayant été mouillée se plaignait du froid; alors, il avait creusé un nid dans

la masse tiède, et comme le nid s'était trouvé assez grand pour deux, il avait demandé une petite place à côté d'elle. Ensuite, s'était assis à côté d'elle, et comme il commençait à s'approcher, il eut un léger effarouchement elle lui eût rendu ses baisers de ses lèvres, de son cœur, de son âme toute entière, la petite cousine qui l'aimait. Il en retrouvait qu'il aimait, à chaque venir, à chaque pas, à chaque pierre du chemin ! Des souvenirs qu'il croyait morts et qui dormaient seulement au fond de sa mémoire. Et le roman des vacances aurait pu devenir l'histoire de sa vie peut-être, si un jour son père ne lui avait démontré qu'il ne pouvait épouser sa cousine, à cause de leurs deux mères mortes très jeunes d'une même maladie nerveuse inexplicable et rapide. Il lui avait dit, aussi, qu'un officier sans fortune ne peut offrir le luxe d'un mariage désintéressé, sous peine de souffrir toute l'existence les pires humiliations qu'entraîne la médiocrité. Mais cette considération dernière n'était pas entrée en ligne de compte. Sûrement, cousinette n'en a pas douté quand elle a reçu la longue lettre si affectueuse et si raisonnable où il lui faisait comprendre pourquoi il ne pouvait plus revenir à Villepard, et pourquoi même il valait mieux oublier qu'un moment lui avaient failli s'aimer sérieusement. Il lui semblait, maintenant, que son sacrifice avait été très méritoire et très grand, d'une belle autre généreuse. —Je ne me rappelle certainement pas avoir avant elle, murmurait-il tout en regardant au loin vers Dieuze, où le toit rouge de la grange apparaissait maintenant tout entier entre les arbres.

Il avait laissé cousinette là-haut, dans le joli cimetière ensoleillé d'où l'on voit toute la ville avec son église de grès rouge, et, plus loin, la vallée bordée par les belles lignes calmes des coteaux que bleuit la distance. Le joli cimetière sur la colline où l'air est si pur qu'il vous en vient une joie rien qu'à la respirer, et déjà, il semble à Robert qu'une partie de sa tristesse est demeurée là-haut, dans cette fosse à peine comblée où descend l'oubli plus lourd que la terre.

Tante Marthe, qui s'appuie à son bras pour descendre le sentier familier, lui redit la douceur et la grâce de cette petite âme qui vient de s'envoler et qui semblait si peu tenir à la terre, qu'elle s'en est allée sans lutte et sans déchirement, dans un souf. —Tu sais, ajouta-t-elle, oubliant qu'elle se mesure seule au monde, qu'elle croit qu'il ne faut pas pleurer sur elle et qu'elle est plus heureuse maintenant auprès de sa mère.—Alors, Robert, machinalement, répète comme soulagé de se donner une raison de moins souffrir : —Sûrement elle est heureuse.—Une mélancolie très douce, non sans charme, est descendue sur lui; son chemin de tout à l'heure lui semble un souvenir lointain, un de ces souvenirs de jeunesse qu'on aime à oublier les soirs d'automne, au coin du feu, et, dans l'avenir soudain plus net et comme simplifié, il voit flotter l'image de Mlle Bragon, la jeune fille très riche que, depuis un an, son père se presse d'épouser. Il songe, encore, avec un léger soupir : —Pauvre cousinette, elle m'aimait bien, je crois.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.



Débarquement d'armes et de munitions dans la Baie de Delagoa, pour les Boers.

rayon de soleil attardé sur sa façade, bien vieillie aussi et bien chétive dans son châte noir la bonne tante Marthe lorsqu'elle vint à s'appuyer à lui avec un sanglot, sans larmes pourtant, parce que ses yeux en avaient trop versé.

Elle murmurait : —Ah ! Robert, après ses parents, après ta mère, voilà que Dieu me l'a prise aussi ! —Alors il se mit à pleurer avec de petits hoquets comme lorsqu'il était enfant et comme alors, il chercha d'instinct le refuge de la maigre épaule qu'enveloppait un maigre châle noir étiré. Sans plus parler ils montèrent l'escalier, suivirent le couloir jusqu'à la petite chambre que Robert connaissait bien, en face de celle qu'il occupait lui-même autrefois aux vacances... Et, comme il s'arrêta les jambes faibles, tante Marthe doucement le poussa sur le seuil. —N'ais pas peur, elle est si jolie, tu verras, on dirait qu'elle dort.

Qui vraiment, elle dormait, cousinette, d'un beau sommeil paisible et profond, et comme la mort très doucement l'avait prise sans souffrances, elle avait gardé dans la gravité du grand repos cette grâce puérile et tendre qui la faisait si jeune malgré ses vingt-cinq ans.—Il voyait remuer légèrement au vent de la fenêtre ouverte une petite boucle de cheveux d'un blanc soyeux et qui semblait vivante parmi les fleurs blanches semées sur l'oreiller.

—Oh tante ! elle va s'éveiller dit ce n'est pas possible que ce soit vrai ! Mais comme tante Marthe ne répondait pas, il vit qu'elle était agitée et pria;—alors il tomba lui-même auprès du lit étroit.

Une dernière fois la blanche figure lui fut apparue rigide dans son cercueil, le visage dépourvu seulement de la main frêle qu'on a crisée, tout ce qui fut la souffrance et le péché, le cœur faible et tant, la chair virgine, inquiète pourtant de joies inconnues, tout cela n'est plus perdu, aboli, véritablement pur déjà déposé, et elle semble, parmi les cassures nettes du drap de soie qui la recouvre, une de ces dames du temps jadis que l'on voit sculptées sur les tombeaux.

Après, on a cloué l'affreux couvercle; alors il s'est enfui dans sa chambre et de nouveau il a pleuré avec des sanglots d'enfant.—Gi boules d'avril que le soleil du printemps aura vite fait de sécher !

Quelques parents éloignés, de vieux amis de la famille venus des environs ont fait leur apparition, le lendemain, à l'heure fixée—graves et gourmés avec, sur les lèvres, de banales paroles de condoléance. Robert sent une rancune monter en lui à leur voir les yeux secs, à deviner leurs cœurs plus secs encore. —Il voudrait se dire qu'elle fut aimée uniquement, passionnément, qu'il y aura désormais dans sa existence un vide que le temps ne comblera pas. Peut-être alors aurait-il moins de hâte de se sentir lui-même inconsolable.—Il a écouté la messe dans une demi-somnolence engourdie. Le cortège maintenant diminue déjà, se reforme devant l'église, s'achemine vers le cimetière.

Lentement, par les rues tortueuses de la petite ville, il se déroule, gâgne le faubourg interminable et triste, avec ses maisons basses dont les habitants sevrés de distractions descendent sur leurs porcs, curieusement.—Et tout à coup on se trouve en pleine campagne. Le soleil brille, un joli soleil pâle de premier printemps, avec un de ces vents tièdes qui font sortir la vie de toutes parts.—Le chemin commence à monter entre deux haies en fleurs d'où s'envole un confus bourdonnement d'insectes, le long d'un petit torrent bavard qui dégringole joyeusement la pente. Robert le connaît bien ce petit torrent limpide. Il prend sa source là-haut dans le bois Saint-Martin, le bois frais et sombre où l'on emportait le goûter par les brûlants après-midi d'août. Il s'y sont égarés tant de fois, cousinette et lui, sous prétexte de chercher des myrtilles pendant que tante Marthe tranquillement attendait, son tricet à la main.—Voici, là-bas, paraît entre les arbres, du côté de Dieuze, le toit du hangar où, certain jour, pendant un orage, ils s'étaient réfugiés tous les deux.

Il y avait une échelle le long du mur, et dans le grenier, sous le toit, des monceaux de foin parfumé qui gâtait une famille de chats que leur brusque apparition avait mise en fuite. Cousinette ayant été mouillée se plaignait du froid; alors, il avait creusé un nid dans

la masse tiède, et comme le nid s'était trouvé assez grand pour deux, il avait demandé une petite place à côté d'elle. Ensuite, s'était assis à côté d'elle, et comme il commençait à s'approcher, il eut un léger effarouchement elle lui eût rendu ses baisers de ses lèvres, de son cœur, de son âme toute entière, la petite cousine qui l'aimait. Il en retrouvait qu'il aimait, à chaque venir, à chaque pas, à chaque pierre du chemin ! Des souvenirs qu'il croyait morts et qui dormaient seulement au fond de sa mémoire. Et le roman des vacances aurait pu devenir l'histoire de sa vie peut-être, si un jour son père ne lui avait démontré qu'il ne pouvait épouser sa cousine, à cause de leurs deux mères mortes très jeunes d'une même maladie nerveuse inexplicable et rapide. Il lui avait dit, aussi, qu'un officier sans fortune ne peut offrir le luxe d'un mariage désintéressé, sous peine de souffrir toute l'existence les pires humiliations qu'entraîne la médiocrité. Mais cette considération dernière n'était pas entrée en ligne de compte. Sûrement, cousinette n'en a pas douté quand elle a reçu la longue lettre si affectueuse et si raisonnable où il lui faisait comprendre pourquoi il ne pouvait plus revenir à Villepard, et pourquoi même il valait mieux oublier qu'un moment lui avaient failli s'aimer sérieusement. Il lui semblait, maintenant, que son sacrifice avait été très méritoire et très grand, d'une belle autre généreuse. —Je ne me rappelle certainement pas avoir avant elle, murmurait-il tout en regardant au loin vers Dieuze, où le toit rouge de la grange apparaissait maintenant tout entier entre les arbres.

Il avait laissé cousinette là-haut, dans le joli cimetière ensoleillé d'où l'on voit toute la ville avec son église de grès rouge, et, plus loin, la vallée bordée par les belles lignes calmes des coteaux que bleuit la distance. Le joli cimetière sur la colline où l'air est si pur qu'il vous en vient une joie rien qu'à la respirer, et déjà, il semble à Robert qu'une partie de sa tristesse est demeurée là-haut, dans cette fosse à peine comblée où descend l'oubli plus lourd que la terre.

Tante Marthe, qui s'appuie à son bras pour descendre le sentier familier, lui redit la douceur et la grâce de cette petite âme qui vient de s'envoler et qui semblait si peu tenir à la terre, qu'elle s'en est allée sans lutte et sans déchirement, dans un souf. —Tu sais, ajouta-t-elle, oubliant qu'elle se mesure seule au monde, qu'elle croit qu'il ne faut pas pleurer sur elle et qu'elle est plus heureuse maintenant auprès de sa mère.—Alors, Robert, machinalement, répète comme soulagé de se donner une raison de moins souffrir : —Sûrement elle est heureuse.—Une mélancolie très douce, non sans charme, est descendue sur lui; son chemin de tout à l'heure lui semble un souvenir lointain, un de ces souvenirs de jeunesse qu'on aime à oublier les soirs d'automne, au coin du feu, et, dans l'avenir soudain plus net et comme simplifié, il voit flotter l'image de Mlle Bragon, la jeune fille très riche que, depuis un an, son père se presse d'épouser. Il songe, encore, avec un léger soupir : —Pauvre cousinette, elle m'aimait bien, je crois.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

LA VEILLEE.

Elle était morte sans agonie, tranquillement, comme une femme dont la vie fut irréprochable; et elle reposait maintenant dans son lit, sur le dos, les yeux fermés, les traits calmes, ses longs cheveux blancs soigneusement arrangés comme si elle eût fait sa toilette encore dix minutes avant la mort, toute sa physiologie pâle de dépassée si recueillie, si reposée, si résignée qu'on sentait bien quelle âme douce avait habité ce corps, quelle existence sans trouble avait menée cette âme sereine, quelle fin sans secousses et sans remords avait eue cette sage.

A genoux, près du lit, son fils, un magistrat aux principes inflexibles, et sa fille, Marguerite, en religion sœur Eulalie, pleuraient éperdument. Elle les avait de l'enfance armés d'une intraitable morale, leur enseignant la religion sans faiblesse et le devoir sans pécunisations. Lui, l'homme, était devenu magistrat, et, brandissant la loi, il frappait sans pitié les faibles, les défaillants; elle, la fille, toute péu-trée de la vertu qui l'avait baignée en cette famille austère, avait épousé Dieu, par dégoût des hommes.

Ils n'avaient guère connu leur père; ils savaient seulement qu'il avait rendu leur mère malheureuse, sans apprendre d'autres détails.

La religieuse baisait follement une main pendante de la morte, une main d'ivoire pareille au grand Christ couché sur le lit. De l'autre côté du corps étendu, l'autre main semblait tenir encore le drap froissé de ce geste errant qu'on nomme le pli des agissants; et la lingette en avait conservé comme de petites vagues de toile, comme un souvenir de ces derniers mouvements qui précèdent l'éternelle immobilité.

Quelques coups légers frappés à la porte firent relever les deux têtes sanglotantes, et le prêtre, entra.

Il semblait triste, de cette tristesse d'ecclésiastique pour qui la mort est un gagne-pain. Il fit le signe de la croix, et s'approchant avec son geste saccadé, ajouta-t-elle, oubliant qu'elle se mesure seule au monde, qu'elle croit qu'il ne faut pas pleurer sur elle et qu'elle est plus heureuse maintenant auprès de sa mère.—Alors, Robert, machinalement, répète comme soulagé de se donner une raison de moins souffrir : —Sûrement elle est heureuse.—Une mélancolie très douce, non sans charme, est descendue sur lui; son chemin de tout à l'heure lui semble un souvenir lointain, un de ces souvenirs de jeunesse qu'on aime à oublier les soirs d'automne, au coin du feu, et, dans l'avenir soudain plus net et comme simplifié, il voit flotter l'image de Mlle Bragon, la jeune fille très riche que, depuis un an, son père se presse d'épouser. Il songe, encore, avec un léger soupir : —Pauvre cousinette, elle m'aimait bien, je crois.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert la vie et qu'elle l'a vue si triste, elle est morte, voilà tout.

Certes, elle t'a aimé, cousinette, mais, surtout, elle a aimé son rêve, son beau rêve qui devait durer toujours; et quand elle a découvert